Premier chapitre de Monstrueuse Féérie par Laurent Pèpin.

Toujours, je laisse une fenêtre ouverte pour que les Monstres puissent entrer. Je ne le fais pas vraiment exprès.

Tous les Monstres rentrent dans toutes les têtes de la même façon : on les y invite. Quelque chose nous fascine en eux, nous comble, ou du moins absorbe notre esprit logique. Ils polarisent nos réflexions. Quand ils sont là, c’est trop tard : ils ne sortent plus, et la terreur s’immisce, grandit.

Moi, ce sont mes questions sans réponse de petit garçon qui leur servent de fenêtre.

Je ne peux pas m’en empêcher.

Je me rappelle…

Le dimanche matin, le plus souvent, il y avait une espèce de cérémonie à la maison : les parents s’enfermaient dans leur chambre.

Et alors, pas un bruit.

Puis au bout d’un quart d’heure, le père sortait de la chambre, nu comme un ver, venait au salon promener son désarroi et déambulait, le front dans la main, en sueur, la verge flasque et triste. Il buvait de l’eau, soupirait lourdement, tournait un peu en rond et retournait dans la chambre en soufflant.

La scène, probablement brève, me semblait durer des heures. Les aiguilles de l’horloge murale arrêtaient leur progression pour laisser au drame intime du père le soin d’infiltrer, d’engluer, nos réalités individuelles.

Bien sûr, j’étais un enfant et ne pouvais pas comprendre les subtilités tragi-comiques d’une communion maritale sans cesse avortée. Je croyais seulement que le père veillait la mère, puisqu’elle était malade, mais ne comprenais pas pourquoi il sortait nu de la chambre, ni la raison pour laquelle il semblait si absorbé.

En revanche, je voyais bien qu’il y avait un malaise.

Je sentais dans l’atmosphère la pesanteur du tableau, qui plongeait mon jeune cerveau dans un bocal d’éther. Si le père en était le personnage manifeste unique, la mère, quant à elle, devenait par son absence omniprésente. Son aura magnétique planait au-dessus de notre petit théâtre, bousculant le vide et l’inertie, mais elle n’apparaissait jamais.

Je suppose qu’elle restait sur le lit, la mère, jambes et bras écartés, attendant l’inspiration qui la sauverait de son sort. Je pense qu’elle avait déjà son projet à elle dans la tête : la prolifération, la duplication à l’infini des créatures remplissant son ventre, jaillissant de son corps à tout moment.

Le père, lui, semblait n’être présent qu’à regret, embarrassé de mes frères et moi, de nos existences énigmatiques. Il s’adressait rarement à nous, comme s’il nous craignait, ou plus précisément, comme si le vivant et le singulier en constante évolution qu’il y avait en chacun de nous constituaient une menace pour lui, une source de déséquilibre permanent, anxiogène.

C’était un être dissimulé et inquiet, le père, un type qui rasait les murs, constamment, coupable par avance de tous les torts qu’il ne nous avait pas encore faits.

À l’occasion, il tapait, criait, piquait des colères, mais on aurait dit des tentatives de diversion, des scènes surjouées. Le père n’était jamais vraiment à ce qu’il faisait.

Il me terrifiait.

En attendant de se trouver un projet bien à lui, il s’était mis à la taxidermie en amateur, pour répondre, je crois, au schéma très archaïque qu’il avait de la sécurité dans les relations humaines. Il s’était aménagé un laboratoire dans une pièce de la maison suite à la mort de notre premier chat, qu’il n’avait pas supportée.

Il n’aimait pas quand quelque chose disparaissait ou changeait de nature, le père.

Quand il vidait des animaux pour les empailler, il y avait dans la maison une odeur épouvantable. Certes, il était occupé, et ça avait l’air de l’intéresser, vraiment. C’était bien, comme activité, pour le père. Par contre, il nous regardait du coin de l’œil, et ça me faisait peur. Je me disais qu’il pesait le pour et le contre. Se demandait-il à quel âge il devrait nous vider, nous aussi, nous remplir de produit chimique et de paille pour qu’on ne s’en aille jamais et qu’il puisse continuer à vivre dans un milieu stabilisé ?

Mais parfois, à la maison, la vie jaillissait brutalement hors de son bocal d’éther ; tout à coup, sans crier gare, les parents voulaient tuer les enfants. Pas pour ne pas les voir souffrir, mais pour qu’ils ne puissent pas témoigner de leur naufrage. C’était un peu l’histoire du Petit Poucet, mais sans faux-semblant. Ça se produisait après le dîner... Je les entendais, le soir, derrière ma porte, qui se disputaient pour savoir auquel d’entre eux en incomberait la mission.

Quand, exceptionnellement, elle sortait du lit, la mère avait une soif d’absolu : aucun scrupule ne la réfrénait. Elle avait un tempérament révolutionnaire. Le père, lui, était plus timoré – le côté pénible des angoissés, ça, cette façon de vous demander pardon avant de vous égorger.

La mère disait qu’il fallait asperger d’essence les chambres des enfants, y mettre le feu. Ensuite, ils se jetteraient dans le brasier, eux. Mais le père n’avait pas confiance, qui savait bien que la mère s’arrangerait pour en sortir vivante. Il penchait plutôt pour une bonne grosse rasade de médicaments pour tout le monde. Ça avait un côté plus propre, plus moderne, si vous voulez, qui lui plaisait bien, au père, et ça paraissait plus sûr, eu égard à la mère.

Alors ils se disputaient.

Puis le père entrait dans les chambres. Il venait nous regarder ; il nous reniflait. Je l’entendais respirer, soupirer, je croyais deviner chacun de ses cheminements. Je me disais qu’il avait un couteau, que si je bougeais, il l’abattrait sur mon cou ou ma poitrine, et je me cramponnais aux différents trous de mon corps parce que je ne voulais pas mourir par là.